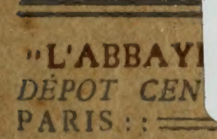
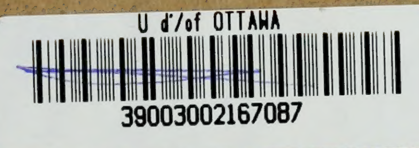
CHARLES VILDRAC

Images et Mirages





"L'ABBAY
DÉPOT CEN
PARIS : : : : MCMVIII



7-11-69

Images
et Mirages

DU MÊME AUTEUR:

POÈMES 1905. — . . . . 3 fr. 50

CHARLES VILDRAC

IMAGES & MIRAGES



"L'ABBAYE"
(Groupe Fraternel d'Artistes)
Depôt Central : 59, Rue de Rennes
PARIS

—

MCMVIII

IL ÉTÉ TIRÉ, DE CET OUVRAGE,

UN EXEMPLAIRE

SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON

PORTANT LE NUMÉRO I *(hors commerce)*

ET

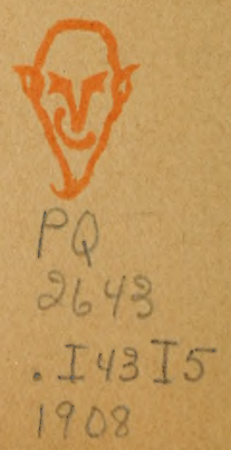
15 EXEMPLAIRES

SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN,

NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 2 A 16

PRIX : 15 FRANCS.

Justification du Tirage :



A ceux de l'ABBAYE.

L'ABBAYE

Cy, entrez, vous, et bien soyez venus.
. . . , , ... ,
Céans aurez un refuge et bastille
Contre l'hostile erreur qui tant postille
Par son faulx style empoisonneur du monde :
Entrez, qu'on fonde icy la foy profonde...

RABELAIS.

AVERTISSEMENT

Ce poème, L'ABBAYE, *longuement développé et constituant à lui seul la presque totalité du livre, devait, primitivement, lui donner son titre. Ainsi l'annonçait mon précédent recueil.*

Mais des circonstances en arrêtèrent l'exécution : Quelques jeunes hommes dont j'étais, exaltés de ferveur artistique et avides de remplir librement leurs jours selon leurs vœux, résolurent de bâtir leur Thélème, d'y rassembler leurs vies et d'y subsister.

Une telle réalité, palpable, immédiate, avec ce qu'elle comportait d'action et ce qu'elle provoquait de fébrile enthousiasme, rendait à peu près impossible pour moi l'achèvement parallèle de mon poème L'ABBAYE. *Le rêve ne peut subsister dans la promiscuité d'une réalisation qui l'approche; et je ne sache pas qu'on s'astreigne à faire des vers : Je n'ai pas* pu *achever* L'ABBAYE, *mais seulement écrire*

en conclusion la seule page possible à mon émotion nouvelle(*) ; je publie donc ici le peu qui en existe; l'ensemble est difforme et plein de lacunes; le prélude est disproportionné aux fragments qui le suivent et il se trouve que ceux-ci appartiennent trop exclusivement au genre objectif qui devait être l'exception. J'ai tenu à donner la cause de tout cela, et je prie qu'on en veuille tenir compte.

Quant au mot ABBAYE, *je ne puis l'écrire sur la couverture de ce livre comme je l'avais annoncé : Il ne m'appartient plus ; il évoque trop légitimement l'œuvre une et collective des jeunes hommes dont j'ai parlé, pour désigner cette parcelle qu'y apporte l'un d'entre eux.*

C. V.

(*) la dernière pièce de L'ABBAYE : Puisque nous voilà... etc.

PRÉLUDE

I

Printemps

Un chœur aux mille voix clame dans ma tête !
Mille violons lourds langourent dans mon cœur !
Et moi, ducteur épique de ces tempêtes,
J'en suis tout en pleurs...

Toi qui exultes, ah reconnais, mon cœur,
Adolescente et séculaire, cette fête!
Ah reconnais, mon cœur, la première journée,
La toute première qui soit parée
Jusqu'à son couchant
Avec la joie et les joues vierges du Printemps...

Survenu, le printemps! Surprise...
Couchant lascif, ah trop lascif et pathétique!
Et sur mon front, les doigts de cette brise,
Un peu émus, un peu timides.

Avènement de la lumière en banderolles
Qui s'agitent, si proches, si frêles, si folles,
Qu'elles se fondent en ce rire de ciel fou...
Un chœur aux mille voix clame dans ma tête!
Mille violons lourds langourent dans mon cœur!

Reconnais: C'est l'ivresse annuelle qui s'impose
Et te lave et dissout en toi tout le morose
Et baillonne le scepticisme ululant...

Reconnais! Ne résiste pas au bon courant:
Les tristes hommes sont meilleurs quand ils sont ivres;
Va, ne ravale pas le *cantique de vivre*
Qui te monte à la gorge en sanglot d'homme saoul;
Par les cellules, aujourd'hui, la sève bout:
C'est le vouloir despote et bon de la matière;
Laisse-toi faire, va, ô Moi! laisse-toi faire...

*
* *

Donc je marche, frôlé des voitures, au hasard...
Je hurle en moi parmi les sanglots de mes nerfs,
Exaspérant ma faim d'héroïsme avec l'art,
En délire ascendant, des thèmes de Wagner.

Ah qu'importent les rues, en trame enchevêtrée;
Je ne vais pas ici, ou là, comme ces gens,
Et ce qui fait mon pas rapide et titubant
Ce n'est pas la demeure ou la femme espérées,

Non.
Mais parce que ce jour,
Des recommencements émus saturent l'air,
Que même des nativités zézaient dans l'air,
Je vois venir, là-bas, dans les pollens de cuivre,
Je vois venir, là-bas, toute ma vie à vivre
Encore !
Toute ma vie, là, devant moi ! Et c'est la mer !
Et les vaguettes caresseuses de la rive,
Balbutiantes, ce soir, m'appellent à la mer !

Non, ce n'est pas ici ou là, comme ces gens...

Mais c'est vers toi, vague au large, blanche cavale,
Instant fougueux apparu parmi mon demain,
Que je porte la convoitise de mes mains,
Que je cours, tout illuminé, dans un vertige !
Et ce pas est celui d'un que la mer attire,
Et qui marche dans l'eau comme on marche à l'Étoile !

La mer!... Ma vie!... Ah la fleurir de beaux départs !
Faire voguer là-bas d'épiques entreprises

Et l'intrépide aller vers des Terres-Promises
Avec au cœur, comme un soleil qui flambe, l'Art !

Ah qu'au loin des justes-milieux, demi-courages,
Nous tentions, à bord du plus fou des fous corsaires,
L'Aventure démesurée, ô vous, mes frères
Qui ne grelottez pas en songeant aux naufrages!

Que nos butins soient des vérités aux yeux forts
Et que, pour la tenace indigence des fronts,
Sur l'ennui et la crasse antique des grands ports
Se vident, en ruisseaux de clarté, nos galions!

II

Et la vie accorda les violons de ses peines.
RENÉ ARCOS.
(La Tragédie des Espaces)

Ruban d'un grand enterrement
Sur sable gris se déroulant,
L'Espèce, en caravane,
Chemine au long désert du Temps;

Chemine sans but... Où va-t-elle,
L'Espèce-troupeau qui bêle ?
— Sans doute à son enterrement,
Là-bas, là-bas, au bout du Temps...

Cauchemar en noir,
L'Espèce en caravane passe.

Et dans les rangs :
Des épileptiques, des hyènes
Et du difforme et de l'obscène
Et tant de pauvres tristes gens...

Décor : Sabbats, pugilats et glas ;
Et l'on ne sait pas où l'on va.

On n'a pas compris comme on aurait pu
Rendre captivant le voyage ;
On a détourné, voici bien des âges,

L'effort du vrai but,
Pour barder de quels bruits le vide des histoires!
Et pour quels soucis dérisoires!

D'ailleurs, ceux vautrés sur les chars
N'estiment point indispensable
Que les jours pareils sur le sable
Soient routes menant quelque part:
Il leur suffit, gras et blafards,
D'être sur des chars.

Ils n'ont pas dit, eux qu'on écoute,
Ils n'ont pas dit:
— Puisqu'il n'est sources
Ni mousses ni fleurs sous nos pas,
Faisons que nos pas
Soient, eux, fleurs et mousses et sources.

Ils n'ont pas dit:
— Que la caravane
Prospère en joie avec la mane
Prise aux seuls trésors de son âme.

Et ils n'ont pas dit: — Puisqu'il n'est de route,
Nous-mêmes soyons notre propre route!

Et ils n'ont pas dit: — S'il n'est d'oasis,
Que la caravane au long désert gris
Soit le plus féerique des oasis!

Ils n'ont pas dit, ces faux bergers,
Ils n'ont pas crié:

— Espèce bien dotée,
Qui laisses en friche tes plus beaux dons,
Que ton si lourd cœur et ton si grand front
Soient tes pourvoyeurs et les seuls, au long
De la traversée!

Ils n'ont pas dit cela, ne sachant pas eux-mêmes!
Donc,
Ruban d'un grand enterrement,

Sur sable gris se déroulant,
L'Espèce, en caravane,
Chemine et se lamente au long désert du Temps.

* * *

Allons, nous, les poètes,
Sortons des rangs, prenons la tête,
Nous, les voyants !
Oui, être en tête, être la tête
De ce pauvre corps sans tête;
Et pour tant de jambes sans yeux,
Être les yeux !

Allons, nous qui savons être nos oasis !
Allons, nous qui parons notre route avec nos lys !
Allons nous qui savons quelle mer d'horizons
A promis à nos yeux l'escalade des monts !

Crions-leur de toute notre faiblesse
Que leur salut et notre espoir
Sont dans l'art
Et dans un grand amour attendri de l'Espèce,
Dans un amour compatissant à sa détresse,
Dans un culte un peu fier des purs joyaux qu'elle a...

Oh notre généreux désir d'apostolat !

III

Mais non, tout nous étouffe;
Comme tout nous étouffe!
Ah le peuple gourd des sourds,
Leurs cris, leur front court,
Et les relents gras qu'ils soufflent!

Mais non, la Ville ne saura pas
Nos bras exaltés dans ses rues;
Ces bras en appel seront submergés
Par le flot gris des grandes crues,
Qui fait un lac morne avec les vergers.

Mais non, tout nous écarte et nous exile;
Bouviers et troupeaux
Ne sont pas, oh pas même hostiles
Mais indifférents à nos signaux...

Mais non, leur vie à courte vue ne peut pas prendre
L'art au sérieux, et nous ne les amusons pas...
Non, ne leur crions rien, ils sont ceux de là-bas,
Ils sont encor trop loin de nous pour nous entendre;
Il ne faut pas non plus rester à les attendre;
Il ne faut pas non plus retourner sur nos pas.

Nous n'avons pas de rôle, dans leur mêlée;
Mais non, c'est notre destinée
De frayer, du front et des mains,
Loin avant les lourdes armées,
Dans la broussaille obscure des demains,
Les pistes!

Les pistes suspectées des chevaucheurs de mules,
Ignorées des myopies béates aux yeux ronds;

Les pistes parmi quoi les plus-tard éliront
La route vaste où les certitudes circulent.

Tenons nous par la main, et allons seuls, mes frères;
Les bouviers sauront bien où nous serons passés.
Allons seuls dans l'exaltation et la joie fière
De chercher un peu de neuve lumière.
Les bouviers flaireront où nous serons passés
Laissons-leur les lauriers épais à ramasser.
Tenons-nous par la main, et allons seuls, mes frères.

L'ABBAYE

I

Nous ferons de la gloire paisible,
Sans acier.
Elle sera bâtie de couleurs et de lignes
Avec des idées pour mortier,
Et l'Harmonie pour atmosphère.
GEORGES DUHAMEL.
(des Légendes, des Batailles)

Vraiment il faudrait qu'on nous laisse vivre
Dans tel rôle voulu et dévolu,
Et suivre telle route et tel but poursuivre;
Il faudrait qu'on nous permette de vivre;

Car en vérité nous serons utiles
Autant que celui qui sème ou bâtit,
Et comme les mains qui tissent ou filent,
En vérité nos mains seront utiles.

Nous emmènerons la pensée trop lente
Des foules vers les vierges vérités.
Neiges au soleil, qui parent les pentes
Qu'escaladeront les foules trop lentes.

Et nous essaierons d'ouvrir tous les yeux,
Et de greffer l'amour au cœur des hommes ;
Et nous essaieront de bâtir du Mieux,
Et nous donnerons de la joie aux yeux.

Nous montrerons du doigt les mauvais prêtres
Des temples mauvais et des mauvais dieux,
Et qui sait si nous ne pourrions pas être
Pour de meilleurs temples, de meilleurs prêtres.

Vraiment, il faudrait qu'on nous laisse vivre ;
Il faudrait qu'on nous permette de vivre !...

Car en vérité nous serons utiles
Autant que celui qui sème ou bâtit,
Et comme les mains qui tissent ou filent,
En vérité nos mains seront utiles.

II

Je rêve l'Abbaye, — oh, sans abbé ! —
Je rêve l'Abbaye hospitalière
A tous épris d'art plus ou moins crottés
Et deshérités...

En telle Hellade très-fleurie,
Et pas pourvue d'académies,
Bien loin, je rêve l'Abbaye
Gaie et recueillie,
Où vivre libres, en thélémites passionnés !

Où vivre quelques-uns et quelques-unes,
Artistes, artisans, buveurs de lune...

Nous nous aimerions mieux que des frères;
Elles s'aimeraient mieux que des sœurs,
Et nous seraient douces comme des fleurs;
Tout n'est-il pas possible en rêve...

Je rêve l'Abbaye...

III

Simple, et les yeux remplis d'une extase d'azur.
LÉON DEUBEL
(La Maison)

Je vois... C'est la maison fraîche dans la lumière,
C'est la maison rieuse et toujours printanière,
Elle est habillée de vigne-vierge et de lierre;
Sa jupe d'émeraude bruit à ses côtés,

Ses pieds sont parfumés de lavande et de menthe,
Elle tend ses perrons de géraniums parés
Comme des bras de jeune et robuste servante ;
Et son chapeau est fait de tuiles rutilantes.

Elle est flanquée d'un antique donjon robuste
Que la lune peupla de vols lourds et d'yeux verts ;
Et sur son faîte envahi d'herbes et d'arbustes,
On voit, après clochers, bois et plaines, la mer.

Ses salles, chène blond des poutres au plafond,
Ont la grande lumière et la gaîté sereine
De l'église où l'on entre un jour de la semaine
Dans un village déserté pour les moissons.
Et sur ses murs chante le chœur des porcelaines.

Ses ateliers sont attiédis de mousselines ;
Sa bibliothèque est recueillie comme un temple :
L'or des reliures y allume les vitrines,
Et les tapis la capitonnent de silence.

Une ancienne chapelle y sert à la musique :
Des divans larges font un cercle dans la nef ;
Un Beethoven de marbre, au maître-autel écoute
L'orgue qui clame sa souffrance pathétique...
Le violon monte des caresses jusqu'aux voûtes.

Des jardins fabuleux sur des fresques s'étagent,
Il y passe des hommes lents aux gestes graves,
Et des danses y enguirlandent les prairies.
Et ainsi en tous lieux de la bonne abbaye,
La couleur chante aux yeux des musiques aimables.

C'est une mère tendre au giron réchauffant,
C'est la maison où l'on dort des sommeils d'enfants
Rythmés l'été par le nocturne des cigales,
Et les réveils y sont éblouis de feuillages.

Il y a un grand parc autour de la maison ;
Qui devient, au loin des bassins et des gazons,
Hirsute comme un vieux bohème aux airs faunesques
Et soleillé d'éclats de rire de clairières.

Il y a des allées profondes dont les arbres
Sont des voûtes de cathédrales murmurantes;
Et çà et là sur des stèles de marbre,
Des bustes chers sont laurés par des mains ferventes.

Les prés ont des luzernes parfumées de miel
Où se coucher, les yeux lassés des livres,
Au soleil, sur le dos, les cils mi-joints, pour suivre
Le ballet des feuillages aux pelouses du ciel.

Il y a un étang qui coasse la nuit,
Et que crèvent aux lourds midis des sauts de carpes;
Sous les saules harmonieux comme des harpes,
Une barque somnole en de verts clapotis.

Là, comme nous pourrions les vivre, les printemps,
Fauteurs de nos soifs de Tantale;
Les chers printemps qui nous font mal,
Parce que vains pour nos vingts ans...

Là, comme nous pourrions les vivre, les printemps !
A leurs premiers matins caressés de lumière,
Ces matins comme des fronts de petits enfants,
Nous pleurerions et nous ririons dans les clairières,

Sans savoir... ivres de lilas, ayant besoin
De dire de beaux vers et de presser des mains,
Et de laver nos fronts aux houles des herbages,
Et d'étreindre des arbres et de baiser des fleurs,
Et de faire de passionnés pélerinages
Vers du Beau, qu'il soit site, ou poème, ou couleur...

Là comme nous pourrions les vivre, les printemps !
Et déguster les liqueurs fortes des automnes !

IV

Oh l'Abbaye ! Oh l'Abbaye
Où frapperaient les seuls très doux,
Les seuls très fervents, les seuls très sincères ;
Ils diraient :
— Voici, je viens avec vous ;
La Ville est dure comme ses pierres.
J'ai fui les méchants, j'ai laissé les fous ;
Ils ont beau clamer : Tous les hommes sont frères,
On est bien trop meurtri parmi
Tous ces frères ennemis...

Vous, je sais... Vous êtes très moi; nous sommes fils
De Notre-Dame-des-Violons-et-des-Lys;
Nous sommes les cadets dans la pâle famille;
Le Souffrir nous caresse avec ses doigts de fille...

Ouvrez-moi votre porte et tendez vos mains affables!
Vous me conduirez à votre intime et simple table;
Des baumes panseront mon cœur, de peine élargi,
Je humerai la joie qui emplit votre logis;
Et vous me montrerez vos murs habillés des livres
Que nous autres fermons le front plus vaste et l'œil ivre.
Vous m'aimerez ainsi que moi je vous aimerai,
Vous m'aimerez pour mon énergie mouillée qui tremble
Et pour l'amour de ceux que nous admirons ensemble...

Ainsi diraient les très doux,
Les très fervents, les très sincères,
Qui viendraient soigner la misère
De leur cœur auprès de nous.

Et nous les emmènerions par la main,
Comme de faibles enfants;

Le soir jouerait de la harpe au jardin,
Et nous irions à pas lents,
Leur expliquant :

Plus besoin d'être mercenaires,
Plus besoin de solliciter,
Plus besoin de se déchirer :

Être un peu moins de chers confrères,
Mais être un peu plus de bons frères...
Vivre en amour, vivre en ferveur
En la maison des chers labeurs,
En l'Abbaye hospitalière.

Voici des mousses pour vos pieds,
Et des corbeilles pour vos yeux,
Et l'amitié pour oublier
Tous les mauvais pleurs de ces yeux.

Voici au levant votre chambre blanche,
Voici votre table, où, le soir, se penche
La blonde sollicitude de la lampe.

Et voici dans des vases, des lilas,
Et voici le vaste lieu des repas:
Bouteilles et bouquets au long des nappes blanches...

Ainsi nous les emmènerions par la main;

Eux écouteraient tout cela,
Les yeux attendris et dociles,
Et l'Espoir, l'Espoir juvénile,
Leur soûlerait le cœur à flots d'alleluias!...

V

Invocation à l'Art

Point pour les dieux depuis loin morts
Emboucher la flûte thuraire...
ALEXANDRE MERCEREAU.

La vieille Foi, montée en nous du fond des âges
Et qui survit aux dieux, sans formule et sans but,
Nous l'apportons à toi, notre Seigneur élu,
Art insondable aux béatifiques mirages.

A toi nous l'apportons avec notre hosanna;
Elle ne sera pas erronée, ni vaine,
Car tu n'es pas baudruche bouddhique ou chrétienne,
Mais tu es vérité sereine,
Et la gloire la plus pure est ton Nirvâna.

Nous l'apportons à toi qui sais faire des larmes
Et de la joie et de l'amour et du bonheur,
A toi qui as l'éternelle beauté pour sœur,
A toi, père des yeux d'extase et des fronts larges.

Et nous te saluons, Seigneur, en tout amour,
Faisant l'offrande de nos mains, dans un délire,
Qu'elles portent, ces mains, les couleurs ou la cire,
L'acier des plumes ou l'acier des marteaux lourds.

Car tu es la dentelle des pierres gothiques,
Et la toile où la feuille rouille aux gazons verts;
Et tu es nos minuits bourdonnants de beaux vers,
Et la grande douleur des orgues pathétiques.

Car tu es le théâtre antique ouvert au ciel,
Et le dôme hardi que les couchants allument,
La fresque où Geneviève veille avec la lune,
Tu es Rembrandt et Murillo et Raphaël.

Ton temple fut bâti par ceux-là que nous sommes,
Depuis que la Pensée illumine les fronts ;
Aussi bien en t'aimant, Seigneur, nous éprouvons
Toute la gloire qu'il y a d'être des hommes.

Seigneur, nous t'apportons l'opiniâtre vouloir
De te servir au mieux avec nos mains indécises,
Et avec notre cœur frémissant à toute brise,
Et l'abnégation fière, et le faible savoir.

Pour les abattements qu'ont les hommes qui créent,
Voici, Seigneur, notre souffrir persévérant,
Et voici nos belles fiertés aux yeux brillants,
Pour les soirs pleins d'étoiles où l'œuvre est achevée.

Seigneur, voici notre généreuse jeunesse;
Seigneur, voici pour toi nos soirs et nos matins;
Et nous ne prendrons pas notre part aux gras festins,
Sachant en notre pieux labeur meilleure ivresse.

Seigneur, nous ne te prostituerons pas en nous,
Et de ta maison nous chasserons l'imposture;
Et nous prodiguerons ta bonne nourriture
A ceux-là qui, point sots railleurs, viendront à nous.

Seigneur, nous monterons forcenés vers ta gloire,
Nous monterons dans notre rêve exaspéré,
Bien que sachant inaccessible l'Empirée,
Et certains d'être plus ou moins d'autres Icares.

Mais n'est-ce pas, Art divin, notre cher Seigneur,
Tu n'as rien des Vichnous, impuissants prometteurs:
En Toi l'on peut baigner toutes blessures;
Car tu fleuriras nos jours de quelles joies pures!

Et tu nous vêtiras des pourpres de l'orgueil!

VI

O vous, les justes voix, ô vous, les beaux desseins,
Soulevez l'or de vos bienveillances profondes...

GEORGES PÉRIN
(La Lisière Blonde)

. . . .

Puisque nous voilà, puisque nous sommes là,
Assis autour de ce feu-là,
Et si rapprochés les uns des autres
Que nous pouvons, les unes contre les autres
Appuyer nos têtes,

Immobiliser ensemble nos têtes,
Parce que les veilleuses, on les immobilise
Pour que sur leur eau stagne et se précise
L'huile égale
D'où un peu de lumière émane;

Puisque les rêves de nos yeux en cercle
S'en vont danser ensemble en ce feu-là,
Y vont danser chacun selon son pas,
Mais en s'y parant des mêmes flammèches,

Puisqu'autour de ce feu voici nos cœurs tout nus
Sans honte et simplement tenant assemblée
Comme il sied à ceux-là d'une tribu
Qui ont fait un bouquet de leurs destinées,

O nous, si réchauffés autour de ce cœur chaud,
Etranglons, étouffons en nous les chiens voraces
Que l'ancêtre Caïn a laissés dans la race,
Ces chiens de toute humanité, griffes et crocs!
Ah étranglons-les pendant qu'ils dorment!

Et que nous appliquions notre vouloir d'hommes
Au bonheur légendaire
Dont s'est éprise, au long des temps, cette race :
Être des frères, ô vous mes frères !
Et des frères qui s'embrassent.

ATTENTE

Un cri voudrait jaillir de moi et ne peut...
Ma gorge a mal d'être impuissante et serrée;
Des larmes qui voudraient bien être pleurées
Font que mes cils battent d'appel, sur mes yeux.

Je suis l'étang où toute pluie lente afflue,
Depuis des jours qu'aux alentours, tant il pleut,
Et qui, si lourd d'une eau trop plane, s'évertue
A déborder en torrents fous,— mais ne peut!

Et je m'en vais, m'asphyxiant, bouche ouverte;
Le Cri m'étrangle et j'ai les yeux harassés,
Et je m'élance, bras tordus, puis m'arrête,
Haussé, tendu sur la pointe de mes pieds.

Oh qu'enfin éclate mon Cri, mon poème!
Qu'il éclate en me déchirant, mon poème!
Qu'il déborde le lourd étang de mes yeux...

Mais il s'ignore encore, ton Cri en mal de naître;
Mais l'enfant que tu portes n'a pas encore de tête,
De tête, d'yeux, pour se mirer au cœur de toi...

Juillet 1906.

LIVRES

La salle est haute et vaste et s'ennuie — oh s'ennuie !
Ses gris vitraux lui versent tous les gris du nord !
Sa pendule depuis des ans est endormie,
Et le souffle de ses portières lourdes est mort.

Dans le Manoir du Temps, c'est la bibliothèque ;
Or le Manoir change ses hôtes bien souvent ;
Ils passent soucieux, le logis est trop grand
Et nul ne prend souci de la bibliothèque.

Là, cependant, alignements longs et reclus,
Barrant la salle, infiniment, d'épaisses lignes,
Nous habitons le corps verrouillé des vitrines
Et nous sommes les livres qu'on n'a jamais lus !

Nous sommes tous les livres qu'on n'a jamais lus !

Un espoir palpitant, jadis, nous a vus naître ;
Un espoir... un orgueil secret... une fierté...
Une joie saine... une tendresse ! Et c'était fête
Dans les cerveaux féconds qui nous avaient portés !

Ceux-là qui nous avaient pétris avec leur âme
Nous avaient ordonné, en nous arrachant d'eux :
— Allez, ô le meilleur de nous ! Nos belles larmes,
Notre effort calme, échevelé, ou douloureux,
O nos vierges Idées, allez, comme des femmes
Vous offrir aux baisers profonds de tous les yeux !

Allez ! Soyez le lait qu'on suce goutte à goutte,
Soyez prostitués bien patients, bien passifs !

Et, s'il se peut, soyez lumières sur la route !
Et, courageux, soyez phares dans les récifs !...

Or nous sommes partis vers notre destinée,
Avides de donner aux yeux nos grands cœurs nus...
Mais le Manoir brisa du front notre envolée :
En lui nous habitons une aile abandonnée
Où les chers yeux, jamais, jamais ne sont venus.

Nous attendons toujours, torturés d'inertie.
Parfois le bruit lointain d'un pas bourdonne en nous
Et déjà nous rêvons, radieux, que la Vie
Entre, nous prend et nous ouvre sur ses genoux !

Le pas approche ! Alors nous sommes les pucelles,
Les pucelles fanées dont on a pas voulu,
Qui sanglotent d'amour et de n'attendre plus,
Et puis, soudain, voient des bras s'ouvrir devant elles !

Nous exultons ! Mais voici que s'éteint le bruit...

Rien... Le silence est tout vibrant de notre alerte.
Le ruisselet de notre Espoir encor s'arrête,
S'immobilise en glace et il neige sur lui.

Cependant il y a des yeux, après ces portes!
Des yeux, des millions d'yeux, des peuples d'yeux,
Des yeux ouverts au Beau, ouverts au Juste, au Mieux,
Des yeux qui cherchent nos feuillets, loin de ces portes..

O les yeux, nous avons des mots à vous crier!
O les yeux, nous avons des choses à vous dire
Avec la voix du cor ou celle de la lyre!
Dans l'*in pace* pressentez-nous, et accourez!

Soyez-nous la révolte juste armée de piques,
Qui surprend le château, force le pont-levis,
Promène jusqu'aux toits ses hurlements épiques
Et brise et pille les grands meubles assoupis!

Oh nous vous implorons, les yeux, faites-nous vivre!

Nous avons droit ! Le supplice a duré des ans !
Les yeux, nous avons droit, nous, le Cri, nous le Livre,
D'être le livre ouvert et le cri qu'on entend !

Faites que nous sachions vos baisers sur les pages,
Vos baisers en chemin le long des signes noirs...
Vos baisers !... lentement sur nous, pendant des soirs,
Pendant des nuits, extatiques de nos mirages !...

Non ! Vous ne pouvez pas entendre, ni venir.
On a laissé passer là-bas, là-bas, notre heure ;
Point nés, point morts ! Nous sommes du jadis qui pleure,
Tandis que vous vous exaltez vers l'avenir...

Oh que sur nous s'allonge au moins cet œil cruel,
Ce stupide et jaloux liseur : l'œil fou des flammes !
Qu'il fasse des fumées tordues avec nos âmes,
Des fumées que tous pourront suivre, sur le ciel !



MON ENTHOUSIASME

... En avant! A vous! A vous! A vous!
La glorieuse ripaille d'Étoiles!
F.T. MARINETTI
(La Conquête Des Étoiles)

Il a bondi, mon Enthousiasme aux yeux épiques!
Le voici poitrinant, droit, au bord de la nuit;
De pléthore son corps d'adolescent frémit
Et mes doutes ont déserté, pris de panique.

Il a bondi, mon si beau fils, mon Enthousiasme !
Il palpite sur ses jarrets ivres d'assauts
Et livre au vent sa chevelure de flambeau,
Et tend ses bras, et tend ses doigts vibrants, aux astres !

Il a bondi.... Et ses narines en arrêt
Flairent des chemins fous que l'ombre au loin submerge;
Des talus casse-cous... des étangs... des forêts....
Et plus loin et plus haut, le défiant : les Pics vierges.

Il va poursuivre jusqu'au jour l'ardente Idée ;
Il l'atteindra et l'écrasera contre lui !
Ses bras forts cercleront des hanches rebellées,
Il prendra des cheveux à belles dents serrées,
Et des luttes de dieux feront trembler la Nuit.

Parce qu'il va partir, il est sûı des victoires.
Même ses pieds sont prêts à saigner ! Et ses mains
S'enfièvrent à presser les lauriers illusoires,
Les présumés lauriers que lui tendra Demain.

Il a bondi, mon Enthousiasme aux yeux épiques!
Il a bondi, mon si beau fils, mon Enthousiasme!...

*
* *

O mon Enthousiasme, O mon si beau fils,
De l'heure où s'en vont coucher les enfants
Jusqu'à celle où les fenêtres pâlissent,
Bien des fois déjà, sonnant l'olifant,
O mon si beau fils!
Tu as chargé, chargé les glaciers blancs...

O mon si beau fils qui vas t'envoler
Encore cette fois,
Prends garde! Je sais des fois, bien des fois
Où tu me revins dans la matinée
Ton manteau mouillé,
Et sans ton cheval et sans ton épée!

Ah mon pauvre enfant, malgré l'habitude,
A chaque retour, pourquoi pleurons-nous,
Pourquoi pleurons-nous,
Pendant que je baigne ta lassitude
Et les écorchures de tes genoux ?...



MON SIMPLE ESPOIR

De chauds soleils au fond de ses yeux
Et dans la tête des encensoirs,
Mon simple espoir, mon crédule espoir
Va se poster au coin de la rue
Chaque matin où il fait ciel bleu.

Et là, demeure, face aux passants,
Comme un amant qui attend,
Ou comme un mendiant.

En vérité, c'est bien un mendiant,
Un têtu mendiant qui jusqu'au soir
Espère, espère de beaux hasards
Qui pourraient passer, ah qui sait!
Passer et glisser
Un peu de chance en la paume ingénue
Du blanc mendiant posté dans la rue.

Mais rien; il tend son long col en vain
Vers tout là-bas, et il a en vain
Sourcils levés et lèvres serrées...
En vain, en vain, toute la journée,
Il est comme un qui guette le train,
Il est comme un, tout contre sa porte,
Qui, supputant un bien cher frapper,
Reste en suspens, les doigts écartés,
Et cœur battant fort, à écouter
Tout contre sa porte...

Oh! il va venir, il sait, il sent,
Le bon hasard qui, *exactement*,
Réponde à ma spéciale détresse!

Et mon simple espoir ouvre déjà
En o sa bouche d'où jaillira
Son allégresse.

Or le crépuscule émeut la rue,
Puis la lune au bas du blond ciel nu,
Cachet rouge, bouche au loin la rue,
Et l'heureux hasard n'est pas venu.

Lors mon simple espoir quitte sa place,
Patient pêcheur qui n'a rien pris,
Mais que n'assombrit nul dépit
Et qui, si confiant, et qui, si tenace,
S'exalte en chemin
De supputer l'aubaine de demain.

*
* *

Blanc mendiant, lâche mendiant,
Mon Espoir,
C'est bien longtemps que l'on attend

Au passage les beaux errants,
Les opulents, les gras hasards !

Mais coûte que coûte,
Au fil blanc des routes,
A ces faux sorciers on donne la course
Et on les étrangle et on les détrousse !

On disperse leur suite en désarroi,
On surgit comme un loup dans leur sérail,
Où derrière maint épouvantail,
Fleurit quelque chance, fille d'un roi.

Et cette vierge-là, qu'elle grelotte ou morde,
Sans agenouillements, sans égards, sans exorde,
On la porte en courant au lit frais d'un sous-bois
Et maîtrisant, rebelles blancs, jambes et bras,
On la violente avec un fauve éclat de rire,

O mon naïf espoir qui rêves et qui soupires !

LES TROP BONNES RAISONS

Ah garde-toi des trop bonnes raisons
Vite accourues pour l'absolution
De tes faiblesses...

Ah garde-toi des trop bonnes raisons
Qui font si bien ton jeu et qui protestent
Et qui attestent à grands gestes
Et qui exhibent leurs papiers
Bien en règle,
A ta fierté...

Il s'accrochait à toi des volontés
Que n'accueillit pas ton geste fade;
Il flamboyait en toi de beaux courages
Que tu submergeas dans la lâcheté.

Et celui, en toi, qui est le moins bas,
Celui porteur de ta conscience,
Celui, en toi, qui ne te ménage pas,
Cria son mépris et sa colère.

Mais toi, ô toi qui t'aimes trop,
Tu fis surgir les raisons habiles
Et doucereuses — et si persuasives!

Les raisons benoîtes au verbe faux,
Les bonnes raisons aux yeux de prêtres,
Boursouflées de bon sens honnête.

Vite elles eurent transformé
En sagesse la lâcheté

Et les beaux courages morts-nés
En vanités.

Et Toi-complice
Les écoutais avec délices,
Et vite tu pris à témoin
Cet autre qui grondait en toi :
— Allons, tu vois bien !...
Calme-toi !...

*
* *

Ah le confesseur a des raisons
Pour absoudre avec un beau zèle
Telle pénitente trop chère...

Rire et mépris sur le pauvre homme
Qui nourrit une foison
De flatteurs dans sa maison,
Tueurs de ses hontes intimes...

Prends-garde aux trop bonnes raisons...

PARABOLE

A perte de vue, de grands labours bruns,
A perte de vue!...

Une plaine avec sa chair toute nue,
A perte de vue,
Et qui seulement creuse un peu les reins
Çà et là, d'avoir subi, sur ces reins
Le lent tourmenteur, l'ongle des charrues;

A perte de vue, sans arbres, sans prés,
Sans chemins coupant le chaos des mottes,
Sans même un fourré,
Sans même un bout de haie qui se pelote,
A perte de vue, le chaos des mottes...

Et pesant là-dessus, un ciel gris-blanc
Qui pleut à grands traits et depuis longtemps,
Et qui, là-bas, en se traînant par terre,
Fait galoper l'eau oblique en poussière:
Chevauchée d'embruns...
A perte de vue, de grands labours bruns.

Et un vaste bruit en l'air se déploie
Jusqu'à très loin:

Le long bruit mouillé, gris et grésillant
Qui est terrifiant de ne pas se taire,
Pas un seul instant
Et qui s'accélère et qui s'exaspère:
Le long bruit mouillé de l'eau sur la terre.

A perte de vue, de grands labours bruns,
A perte de vue...

*
* *

Or, portant las et à tâtons
Ses pieds lourds de glaise engluée,
Un homme va, tête inclinée,
Un homme qui joue du violon.

L'eau picore sa tête nue
Comme un peuple d'oiseaux goulus,
Puis court et roule et s'insinue,
Poissant ses hardes à ses os.

Et dans la grande note mouillée
Son violon s'exténue à chanter...
L'archet mouillé sur les cordes mouillées

Ne glisse plus mais s'égratigne et crisse
Tant que la voix râle en de longs supplices
Dont, par instant, elle renaît voilée;

Et quand ensemble les pauvres cordes
Font un bruit rauque vite étranglé,
C'est que l'homme a trébuché
Écrasant l'archet sur toutes les cordes...

Ah! le pauvre homme qui tord son cœur
Et veut prodiguer à tout venant
Le flot épique de ce lourd cœur;
Son offrande est bue par le ciel gris-blanc!

Ah! c'est émouvant à pleurer!
Ah! c'est grotesque à faire mal,
De le voir aller si mouillé
Avec des yeux illuminés
Et son violon qui a si mal...

Et sans qu'il geigne et sans qu'il cesse
De faire passer sur les cordes
Un vol d'archet qui les caresse
Où qui les morde ou qui les torde,
De le voir arracher aux durs labours
Ses pieds bardés, ses pieds si lourds !

Et cette pluie-là qui ne saurait finir !
Mais son violon noyé n'en veut pas mourir.

* * *

A perte de vue de grands labours bruns,
A perte de vue...

Mais inaperçues,
Terrées au plus creux de ces labours bruns,
Il est çà et là des fermes pansues,

Des fermes gavées d'épaisses moissons ;
Et sur le seuil chaud de leurs écuries,
Pesants de leur soupe, il est des garçons
Qui s'égaient très fort de voir sous la pluie,
— Si drôle ! — ce fou joueur de violon,
Englué aux gras labours de la vie...

CHRYSANTHÈMES(*)

* (Juvenilia)

Sous les amandiers, au pied noir des treilles,
Au cœur des corbeilles,
Au sein des massifs, au long des allées,
Sont tombées fanées,
De toutes senteurs, de toutes couleurs,
Des fleurs et des fleurs.

Elles ont péri, les fleurs lascives,
D'amours excessives

Avec le soleil en rut sur leur cœur
Lubrifié d'odeurs.

Il en est tombé, il en est tombé
Sur la terre dure
Pendant tout l'été,
Séchées de baisers, mûres de luxure;
Acres chairs d'œillets, sexes noirs d'iris,
Et même des lys,
Et surtout des lys.

Et de ce charnier par l'eau fécondé,
Et de ce charnier,
A peine frôlé par des rayons blèmes,
Marqué d'anathème,
Voici naître le pathétique chrysanthème!

Voici naître le pathétique chrysanthème:
Son pied gris pompe du défunt
Et distille l'amer cadavre des parfums
Pour en faire, émouvant et vicié, son parfum.

*
* *

. . . .
Or, tandis qu'aux jardins grelottaient les tonnelles,
Elle avait arraché, la vierge sensuelle,
Des chrysanthèmes éplorés comme les bois.
Et le vice fébrile et fluet de ses doigts
Pénétrait, pétrissait, écrasait les pétales;
Et les ongles, lames d'onyx, lames d'opale,
Hachaient les cœurs noyés, fendaient les tiges pâles;
Elle abluait ses doigts de sang âcre et malsain,
Et puis, tandis que fluctuaient ses jeunes seins,
Les dents serrées, les doigts groupés sous les narines,
Son instinct, âprement, humait tout ce putride
Monté de la luxure morte des juillets.

Et, du rythme impérieux de l'amour, ses narines
Battaient, battaient...

DANS LA TOUR

C'était moins sombre tout de même
Et bien moins froid, au temps de Dieu.

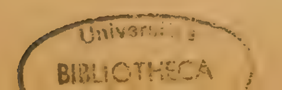
Les doigts gèlent. Savoir ! Savoir !

. . . .

Il ne suffit pas de savoir.

JULES ROMAINS
(La Vie Unanime)

C'est la tour aux boyaux noirs,
C'est la tour qui n'a pas d'âge...
On croit qu'elle a mille étages,
On croit qu'elle a mille couloirs.



En elle, un pâle habitant
Affolé d'ombre et de temps
Porte attaché sur le front
Un lumignon et à tatons
Il ascende sa prison,
Il explore sa raison.

Il a suivi bien des couloirs,
Il a vécu bien des mirages,
Il a gravi bien des étages,
Il a usé bien des espoirs.

Ah sa chevrotante lumière
Ne dénonce tous casse-cous !
Il se butte contre les pierres,
Il choit brusquement dans les trous.

Mais rien ne tue cette lueur qui tremble,
Mais rien n'arrête ce têtu
Que mord au ventre et mord aux jambes
La fringale de l'inconnu.

Car dans la tour qui n'a pas d'âge,
Désespérément il veut voir
Le millième des mille étages
Et le millième des couloirs;
Et aussi de quelle nature
Est l'au-delà de la toiture!

Or le pauvre homme ne se souvient pas
Que le temps cruel, par caprice,
Jadis l'a mis à ce supplice
Dans ce puits qui n'a d'orifice,
Dans cette tour qui restera,
Malgré qu'il se hausse et se hisse,
A jamais son bas *ici-bas*.

Or le pauvre homme ne sait pas
Qu'il va semer, semer des pas
Héroïques et jamais las,
Jusqu'à sa mort sans draps ni glas.

LIED

. . . parmi le mont
parmi le val il erre des pieds nus, que lève
l'ondulement harmonïeux du sol : ô terres
de mon rêve, il erre des pieds nus d'étrangères !...

RENÉ GHIL
(Le Geste Ingénu)

Ah ce soir le vent, amoureux rêvant,
Va pastellisant du ciel émouvant...

Ah ce soir sans doute il est par le monde
Des mille et millions d'endroits où des vents,
Amoureux rêvant,
Ou hordes menant rondes furibondes,
Font des milliers d'yeux émus, par le monde...

Mais toi, faible toi,
Tu n'as que deux yeux et un ciel étroit
Mordu par les toits...

*
* *

Sur terre il y a, par mille et millions,
Des vierges qui font, par mille et millions,
Piaffer des désirs après leurs talons.

Un homme crispé sur chacune d'elles,
Contraignant leurs jambes comme des ailes,
Ouvrira leur chair neuve, et tiède, et frêle,
En épiant leurs yeux...

Mais jamais ta chair
Ne saura le goût premier de tant de chairs,
Et jamais tes yeux
Ne boiront le cri unique de tant d'yeux...

*
* *

Villes et hameaux sur la terre sont
Par mille et millions.
Par mille et millions ils ont des maisons
Où vivre...

Ah pouvoir dans chaque édifier son Livre !
Ah des pages là, puis là-bas remplies !

Las ! tu n'as qu'un livre,
Tu n'as qu'une vie
A vivre...

SUR DES CHRYSANTHÈMES

Des chrysanthèmes,
Secouant leurs oripeaux,
Hagards de vent et saoulés d'eau,
Tanguent, roulent de la tête.

Cheveux éplorés, — et si mouillés ! —
La vieille s'en va, la tête nue,
Par les chemins gris et par les rues,
Gros mouchoir en boule à son poing crispé...

Drame... deuil... douleur... La vieille est folle ;
Et ses cheveux blancs s'emmêlent, s'envolent,
Et ses cheveux blancs se plaquent, se collent,
Quelques-uns verdis, d'autres rouillés.

*
* *

Des chrysanthèmes,
Lassés de vent, bavant l'eau,
Dodelinent de la tête.

L'étique roulotte est embourbée...
Diaphane de faim, grise de crasse,
En vieilles savates, une fillasse
S'attèle à la roue, et sa tignasse
Jaune égoutte au long de son grand nez...

*
* *

De très nobles chrysanthèmes,
Profanés de vent et d'eau,

Sont prostrés par leur défaite...

Les grands oiseaux blancs en gris exil,
Plantés sur leur patte, corail frêle,
La tête en sommeil au fond de l'aile,
Rèvent à des Gange ou à des Nil...

Mais ce parc ! ce parc alentour grelotte ;
Oh le fond boueux des flaques d'eau
Où piteux, si long ! trempe et clapotte
Le plumage déchu de ces oiseaux...

* * *

Oh cueillez et recueillez
Le chrysanthème au cœur noyé !

Quoi, elle est tombée à la mare !
Voici qu'elle en sort en claquant les dents :

Ah dans quel état, ses longs rubans!
Et son chapeau! Et son écharpe!

—C'est qu'elle a voulu aller en barque
Malgré les claques de la bourrasque:
Elle a glissé sur la banquette...

LE GRAND OISEAU BLANC

Le grand oiseau blanc déploya des ailes
Qui étaient toutes pures, qui étaient toutes neuves,
Qui riaient au ciel comme des voiles neuves,
Et qui bombaient aussi comme elles.

Avec sa vigueur, avec sa candeur,
Il quitta son arbre et sa vallée
Et le mirage des feuillées
Pour le pays lointain des hauteurs.

Quand il arriva aux plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc, dans son bel élan,
Reçut bravement,
Violente et nourrie,
La volée de pierres de la vie.

Il dévia un peu, il tomba un peu,
Et les gens d'en bas
Virent du duvet tomber du ciel bas,
Des plumes aussi, des plumes un peu...
Mais le grand oiseau n'atterrit pas.

Mais le grand oiseau ne toucha terre,
Bien qu'il continuât de grêler sur lui
Le menu gravier des menues misères
De la vie.

Soudain, un aigu et violent caillou,
Trempé aux plus noires boues d'en-bas,
Atteignit une aile et la traversa

Et y fit un trou,
Un trou rond et rouge et noir dans cette aile
Qui était toute pure, qui était toute neuve.

Le grand oiseau blanc vola moins haut
Et il s'inclina comme un bateau
Qui a au côté une voie d'eau.

Or le trou grandit peu à peu dans l'aile,
Or une gangrène rongea le mal,
Et l'air y sifflait à chaque coup d'aile
Comme dans les poitrines qui ont mal.

Et plus il allait,
Plus s'élargissaient les bords de la plaie,
Et plus il approchait la terre.

Désespérément le grand oiseau
Battit bientôt l'air d'une aile ajourée
Battit bientôt l'air avec ses os,
Comme on donne en vain des coups dans l'eau
Avec une épée...

Il donna du bec dans la poussière...

Mais le têtu reprit, par bonds infirmes,
Avec sa vigueur, avec sa candeur,
Son voyage long vers les hauteurs...

*
* *

Quand il quitta les plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc traînait sur le sol
Une aile pourrie,

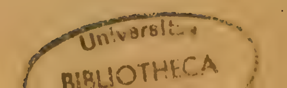
Et il bandait haut dans l'air du matin
Une aile gonflée de beaux destins,
Qui était toute pure, qui était toute neuve...

TABLE

TABLE

L'Abbaye


L'ABBAYE



ACHEVÉ D'IMPRIMER

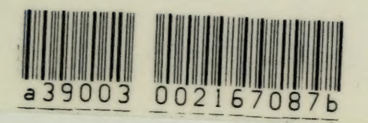
A "L'ABBAYE"

CRÉTEIL

LE 27 NOVEMBRE

MCMVII

LUCIEN LINARD, DIRECTEUR TECHNIQUE


a39003 002167087b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 12 02 07 2


L'ABBAYE